

COMMENGÉ, Béatrice. 2020. *Alger, rue des Bananiers*. Lagrasse, Éditions Verdier, ISBN: 978-2-37856-083-6, 125 pp.

Le livre de Béatrice Commengé, *Alger, rue des Bananiers*, s'est fait une place de choix parmi les nombreux ouvrages qui ont marqué la rentrée littéraire de septembre 2020. L'œuvre est un objet hybride, qui mêle le récit familial et l'histoire de l'Algérie française, dans un texte à caractère autobiographique et au discours poétique. À l'origine, il s'agit de la volonté de l'auteure de remonter le cours de son histoire familiale sur les quatre générations qui ont vécu en Algérie française et de se replonger au plus près dans l'esprit des lieux qui ont bercé son enfance, à Alger, rue des Bananiers.

La question de la mémoire tisse la trame du récit de Béatrice Commengé. Ainsi, le "je" de la narratrice fait-il son apparition dans le texte pour établir ce surprenant constat: "j'aimais à me répéter que les livres n'étaient pas là pour être lus, mais pour ne pas être oubliés" (Commengé, 2020: 9). Présente dès l'incipit, la mémoire acquiert une importance qui ne cesse de croître tout au long du récit, à mesure que la narratrice s'efforce de remonter le fil des années jusqu'à ses premiers souvenirs et, à partir de photographies de ses aïeux, elle parvient à re-tracer son histoire familiale sur quatre générations. L'enfance de la narratrice et la vie de ses ancêtres qui font l'objet de l'œuvre sont intimement liées à l'histoire de l'Algérie française.

Dans *Alger, rue des Bananiers*, les livres sont les garants de la mémoire, ils occupent une place primordiale au cœur du récit qui, de fait, débute par la description de la bibliothèque du père qui regorge d'ouvrages. Telle une plante grimpante qui finirait par couvrir une façade, les livres du père envahissent les murs de toutes les pièces de la maison, jusqu'au garage. La narratrice ne manque pas de faire remarquer qu'il ne s'agit pas d'une bibliothèque ordinaire mais d'un véritable monument ou d'un édifice qui, au cours du temps, est parvenu à incarner une œuvre à part entière. Le récit s'engage sur les étagères et les rangées où sont posés les livres que se plaît à contempler la voix qui domine les premières lignes du texte. En effet, la narratrice se perd dans cette contemplation du tableau que forment les couleurs très variées des tranches des différents volumes et plusieurs images resurgissent alors dans

son esprit, des images appartenant au passé, à cette enfance liée à jamais à une lointaine contrée, Alger, où ces volumes occupaient déjà l'espace de la villa de la rue des Bananiers. Dans l'œuvre de Béatrice Commengé, ce sont les livres qui conduisent aux souvenirs, des livres au sujet desquels la narratrice précise: "eux seuls me reliaient directement à la lumière, au bonheur, aux frissons de cette enfance passée sous un autre ciel" (Commengé, 2020: 10).

La narratrice, dont le nom n'est jamais dévoilé, est née à Alger en 1949 et y vivra jusqu'en juillet 1961, soit un an avant la proclamation de l'indépendance de l'Algérie. Béatrice Commengé est née, elle aussi, sur les hauteurs de la Ville Blanche, en 1949, et fut contrainte à abandonner la terre de ses ancêtres en 1961. En ne révélant à aucun moment du récit le nom de la narratrice, l'auteure parvient à créer un certain mystère quant à l'identité de cette voix féminine qui s'exprime dans le texte. Ce n'est qu'après le point final que Béatrice Commengé décide d'éclairer le lecteur, en incluant une page blanche puis, à la page suivante, un arbre généalogique qui fait apparaître tous les noms des quatre générations qu'elle a évoquées dans son récit. Le lecteur découvre alors dans ce périphrase les noms des membres de la dernière génération, parmi lesquels figure le prénom Béatrice, celui de l'auteure. Ce n'est qu'à ce moment précis que l'identité onomastique entre l'auteure, la narratrice et le personnage féminin est posée. De cette manière, Béatrice Commengé introduit un pacte autobiographique après le point final qui clôt son récit, à travers une signature discrète et originale, qui autorise à lire sur le mode autobiographique l'ensemble d'*Alger rue des Bananiers*.

Entre 1949 et 1961, chaque été, la future écrivaine et les membres de sa famille font l'expérience du voyage, du passage d'une terre à l'autre, quand ils empruntent le chemin qui mène de l'autre côté de la mer. La traversée annuelle en paquebot les conduit vers le seuil de la métropole où la maison de vacances, située dans le Sud-Ouest, accueille la famille tous les étés. L'abandon définitif de l'Algérie, en juillet 1961, est ressenti par la narratrice comme la fin de l'enfance: "À douze ans, je pensais l'avoir quittée sans regrets, cette terre de l'enfance. C'était l'enfance qui me quittait, en même temps que je quittais le lieu qui l'avait nourrie" (Commengé, 2020: 10). La dernière traversée fut celle qui marqua le passage de l'enfance à Alger à l'adolescence dans une France qui lui était presque inconnue.

Le temps de l'énonciation a lieu des années après cette dernière traversée de la mer, des décennies plus tard, quand l'auteure, après la mort de son père, commence à manifester un intérêt pour ce qu'elle désigne comme la "bibliothèque d'Algérie", c'est-à-dire les nombreux ouvrages de la bibliothèque paternelle qui ont comme objet l'histoire de l'Algérie. Le père, Louis, qui fut instituteur, notamment en Kabylie, avait fait l'acquisition de tous ces ouvrages une fois installé en France, après avoir abandonné définitivement sa terre natale, comme un moyen de continuer à être relié au pays où il avait vécu jusqu'à l'âge de cinquante ans, de ne pas oublier celle qui était nommée "l'autre France". Le jour où la narratrice ose pour la première fois rompre la distance qui l'avait tenue éloignée de tous ces livres, une distance d'autant plus surprenante que tous les volumes que collectionnait son père abordent

l'histoire d'une Algérie qui est celle de sa famille et la sienne aussi, une étonnante révélation s'opère en elle. À cet instant précis, la narratrice décide d'enrichir sa connaissance d'Alger, qui était jusqu'alors exclusivement liée à des lieux qui avaient perduré dans sa mémoire et que les photographies ressuscitaient. Elle fait ainsi le choix d'approfondir son expérience, de ne pas se limiter à sa mémoire essentiellement topographique, pour analyser l'histoire de l'Algérie française qui l'a vue grandir, pour rendre vivante une enfance appartenant à un monde qui n'existe plus, dans ce sens elle écrit:

Le hasard m'avait fait naître sur un morceau de territoire dont l'histoire pouvait s'inscrire entre deux dates, comme sur une tombe: 1830-1962. Une histoire qui, comme toutes les histoires, aurait pu ne pas avoir lieu. Tel un corps, l'Algérie française était née, avait vécu, était morte. (Commengé, 2020: 12-13)

Ce sont ces cent trente-deux années d'histoire auxquelles s'intéresse Béatrice Commengé, à travers l'histoire de ses aïeux sur quatre générations. L'œuvre est structurée en trois parties, non numérotées, simplement mises en relief par des blancs. Après cette brève première partie qui sert de présentation et où l'auteure fait ressortir le temps de l'énonciation à partir duquel elle entame l'écriture du texte, une page blanche vient marquer une pause significative pour faire place à la partie centrale de l'œuvre, dominée par le temps de l'énoncé. La narration est alors poursuivie par la fillette, âgée de quatre ans, c'est elle qui va prêter sa voix au récit et partager celui-ci avec la voix de l'auteure à l'âge adulte, quand le temps de l'énonciation, peut-être l'année 2017 qui est citée, refait surface, par exemple quand des allusions sont faites aux documents sur lesquels s'appuie l'auteure pour remonter aux sources.

Les deux voix narratives homodiégétiques alternent tout au long de l'œuvre, dans certains cas le passage d'une voix à l'autre est suggéré par un espace ou matérialisé par un astérisque, dans d'autres cas, aucune marque textuelle n'indique qu'un changement de point de vue s'est produit, et la narration suit son cours, comme si la perspective ne s'était pas modifiée. Quand l'auteure donne la parole à la fillette qu'elle était puis introduit des considérations ancrées dans l'instant de l'écriture, des jeux de va-et-vient ont lieu. Il en est ainsi dans le paragraphe qui commence par "j'ai huit ans", qui s'ouvre sur le point de vue de la fillette, et au sein duquel l'auteure effectue un retour au temps de l'énonciation quand elle glisse cette remarque: "c'est aujourd'hui que je vérifie toutes ces dates" (Commengé, 2020: 99).

La structure d'*Alger, rue des Bananiers* est principalement celle d'un récit chronologique où les faits historiques occupent une place cruciale. Béatrice Commengé a mené un travail de recherche, à partir de la lecture des livres de la bibliothèque de son père ou en ayant recours à d'autres sources, comme des journaux de l'époque ou des archives. Son récit adopte parfois le caractère d'une enquête, il en est ainsi quand elle décide de faire la lumière sur des faits qui ont été tus mais qui se sont néanmoins avérés réels, des faits qu'elle s'efforce de décrire, d'accompagner de dates ou de témoignages. D'autres fois elle complète ou pro-

longe l’histoire en la revêtant d’une teinte fictionnelle, par exemple quand elle se complaît à imaginer comment ses aïeux ont appréhendé ou vécu les épisodes de l’histoire de l’Algérie auxquels elle fait référence.

L’auteure, pour donner matière à son récit, puise aussi parfois son inspiration dans les pages des cahiers qu’elle tenait à l’école Au soleil où elle était scolarisée, où les élèves assistaient à des leçons d’histoire de France qui traitaient la conquête de l’Algérie en 1830 par le général Bugeaud. Ces leçons n’étaient composées que d’une énumération de faits historiques, sans commentaire ni analyse, elles ne racontaient qu’une succession de conquêtes et de résistances sur cette terre d’Afrique, en glorifiant les vainqueurs, dont les noms étaient toujours cités, “Le vainqueur réécrit l’histoire” (Commengé, 2020: 32), fait observer la fillette.

Parmi les événements historiques, l’auteure fait ressortir une date cruciale dans l’histoire de l’Algérie française, le 1^{er} novembre 1954, ce jour où à Alger tout bascule, marquant un avant et un après dont l’importance est soulignée par l’italique employé pour insister sur ces deux termes et le passage d’une époque à une autre qu’ils signifient: “il y eu un *avant* et un *après*” (Commengé, 2020: 48). La Toussaint rouge fracture le temps en deux, l’enfance de l’auteure s’inscrit dans l’après: “Mon corps grandissait dans l’*après*, mais l’ignorait. Un *après* qui n’eut d’abord pas de nom, puis qu’on appela “les événements” (Commengé, 2020: 48).

Au lieu de reproduire les événements qui ont eu lieu après le 1^{er} novembre 1954 et qui ont précipité la proclamation de l’indépendance de l’Algérie, l’auteure préfère orienter son regard avant ce jour fatidique de la Toussaint rouge pour essayer de comprendre les circonstances qui ont amené au dénouement de 1962. Elle remonte aux voyages de Napoléon III en Algérie et fait référence au matin du 2 mai 1865 où l’empereur arriva dans la baie du port d’Alger. Béatrice Commengé décrit les travaux faits, au fil des années, pour conférer à l’Algérie française un caractère français, pour tracer des boulevards, peuplés d’immeubles neufs aux élégantes arcades, “un petit morceau de France s’est dessiné à côté de l’amorcellement blanc de la Casbah” (Commengé, 2020: 25).

Les épisodes les plus sanglants de l’histoire de l’Algérie française ne sont pas omis: les massacres dans les grottes enfumées par les soldats français, ceux ordonnés près de Mostaganem par le général Cavaignac en juin 1844, ceux de Dahra, par Pélissier, à son tour, le 19 juin 1845, et deux mois plus tard, le 12 août, par le maréchal Saint-Arnaud, qui anéantit les rebelles cachés dans les grottes autour d’Aïn Merane. Les réponses de l’autre camp sont, elles aussi, évoquées, comme la bataille qui eut lieu du côté de Sidi-Brahim en septembre 1845, sans oublier les attentats, comme celui du Milk Bar, ou le massacre du petit village d’El-Halia, le 20 août 1955. La plupart des paragraphes qui traitent de ces lugubres batailles s’achèvent par une phrase qui crée un effet de chute et dont le caractère tranchant invite à la réflexion.

L’auteure met en lumière les déchirements qui sont au cœur de l’histoire de l’Algérie

française et souligne les efforts faits par les colons, juste après les victoires des soldats français, pour transformer les lieux de bataille en villages coloniaux, créés de toutes pièces. Parfois il se dégage de l'ironie de certains passages, il en est ainsi quand la narratrice raconte qu'en 1888 Aïn Merane fut rebaptisé Rabelais et reconverti en village vinicole, et que les grottes enfumées et les exterminations massives furent vite oubliées.

Quand Béatrice Commengé adopte le point de vue de la fillette pour évoquer l'histoire de l'Algérie, un contraste apparaît entre l'horreur des événements et le regard détaché de l'enfant. En effet, la fillette ne semble pas se sentir concernée par les drames qui déchirent l'Algérie française dont elle n'a, d'ailleurs, à peine connaissance, car elle est trop petite pour comprendre la guerre, qui n'est certes pas désignée comme telle et qui, pour elle, n'est que l'affaire des livres d'histoire qui la racontent au passé simple. La fillette qui, pour rien au monde, n'aurait souhaité être ailleurs qu'à Alger, rue des Bananiers, s'évertue à répéter que "Tout allait bien" (Commengé, 2020: 63, 64).

L'auteure fait allusion aux intellectuels qui, au milieu du XIX^{ème} siècle, ont assisté aux convulsions de la naissance d'Alger. La blancheur de la ville éblouissait les voyageurs qui l'abordaient par la mer: Théophile Gautier et les frères Goncourt en ont fait l'expérience. Delacroix posa le pied sur cette nouvelle France d'Afrique, tout comme Maupassant ou Pierre Loti, ce dernier fut frappé par la foule et Béatrice Commengé reproduit dans son récit les mots auxquels il eut recours pour manifester son émerveillement. À partir des mots de Loti, la narratrice se met à imaginer son ancêtre, Jeanne, née à Ausson, qui traversa la mer à trente ans pour venir peupler la terre conquise par sa patrie. Jeanne Martres était l'arrière-arrière-grand-mère de Béatrice Commengé et la première de ses aïeules à avoir franchi, probablement en 1864, la Méditerranée. L'auteure se plaît dans son récit à mélanger les pas de ses ancêtres ou les siens à ceux d'autres voyageurs d'Orient, à ceux de Fromentin, Ernest Feydeau, Karl Marx, Jean Lorrain, Gide, Isabelle Eberhardt, ou encore Montherlant.

La poésie qui définit *Alger, rue des Bananiers* réside dans la candeur du regard émerveillé de la fillette qui découvre la beauté d'Alger, ville enchantée. Le lyrisme qui se dégage de l'œuvre se doit, quant à lui, aux émotions intenses de la petite fille face à un décor avec lequel elle communique pleinement ainsi qu'au constat que dresse la narratrice adulte, consciente de la fuite du temps, d'un monde qui a cessé d'exister et qu'elle évoque avec regret. L'effort fait par Béatrice Commengé pour recréer la fascination qu'a exercée en elle Alger, donne naissance à un récit très visuel ou on peut aisément imaginer les lieux mentionnés, sa rue, sa villa, avec à gauche, l'école Au soleil, et à droite, un chemin escarpé dont elle dévalait les marches pour aller à la grande école, le chemin Sidi-Brahim, ce même chemin qu'empruntait, vingt ans avant la narratrice, un jeune écrivain inconnu à l'époque, Albert Camus, quand il avait séjourné pendant plusieurs mois dans une villa prénommée la Maison devant le monde. Camus qui écrivait dans son carnet, en janvier 1937: "La Maison devant le monde n'est pas une maison où l'on s'amuse, mais une maison où l'on est heureux". En

paraphrasant l’auteur de *L’Étranger*, Béatrice Commengé fait dire à la fillette: “La rue des Bananiers n’est pas une rue où l’on s’amuse, c’est une rue où l’on est heureux” (Commengé, 2020: 86). La joie que la narratrice ressentait est palpable et se situe: “sur ce petit morceau de territoire goudronné qui appartenait à tout le monde. La rue était notre royaume, le jeu un simple prétexte pour jouir de notre domaine. Être dehors, c’était être heureux” (Commengé, 2020: 62).

À travers le personnage de la petite fille, Béatrice Commengé choisit de raconter la liberté de vivre dans la rue, la liberté contre la peur. Elle sait rendre vivant le décor dans lequel évolue la fillette, un petit îlot de villas et de jardins où elle s’épanouit, entre des orangers, des néfliers et des figuiers, mais dont elle n’a, étrangement, pas gardé le souvenir de bananiers. Tout contribue à faire de ce cadre un paradis, où les enfants des maisons voisines, dont certains parlent l’arabe et d’autres le kabyle, vivent en harmonie. *Alger, rue des Bananiers* est un récit solaire, à l’image du jaune de la couverture et du soleil qui baigne la ville où a grandi la narratrice, Alger, véritable protagoniste de l’œuvre. Il s’agit avant tout de l’histoire d’une enfance joyeuse dont l’auteure désirait témoigner et qu’elle ne voulait pas laisser tomber dans l’oubli. La prose subtile de Béatrice Commengé parvient à recréer ce monde disparu, à l’enrichir, et à faire partager au lecteur ce qu’avaient senti ses aïeux, “cette délicieuse sensation d’être ‘ailleurs’” (Commengé, 2020: 39).

MATHILDE TREMBLAIS
Universidad del País Vasco